

Virginie Foutel maîtrise un sujet qu'elle a étudié en profondeur. Cependant, des tableaux sont localisés par erreur à Châteauneuf-du-Faou, alors qu'ils se situent plutôt au Huelgoat, entre autres *L'averse*, *La Fête-Dieu*, *Louise* ou *La Servante bretonne*, *Femmes et fillettes au torrent*. Quant aux légendes des photos, le tableau *Marie Francisaille* reproduit est celui du Kunsthalle de Brême et non celui du Musée d'Orsay et *Le pêcheur à la Laita* n'appartient pas au Musée Maurice Denis de Saint-Germain-en-Laye mais à une collection particulière. L'ensemble de l'ouvrage est très documenté avec de nombreuses notes et des témoignages inédits qui enrichissent la biographie. Quant à l'iconographie, elle est abondante et de bonne qualité, ce qui permet de voir la touche du peintre dans les détails des illustrations reproduites. Cette mise à jour des connaissances sur Paul Sérusier contribue heureusement à mettre en valeur les multiples facettes d'un artiste à redécouvrir dans sa complexité. Chez Sérusier, celui qu'on surnomme familièrement « le Nabi *boutou koad* » ou « l'oncle Kobold », tout est délicatesse et réflexion, recueillement et mélancolie. Cette publication rend hommage à l'ermite de Châteauneuf, lui qui écrivait : « je me sens de plus en plus attiré par la Bretagne, ma vraie patrie puisque j'y suis né de l'esprit ».

Catherine PUGET

Conservateur honoraire, membre du Comité Sérusier¹²

Éric JORET et Yann LAGADEC (dir.), *Hommes et femmes d'Ille-et-Vilaine dans la Grande Guerre*, Rennes, Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine/ Département d'Ille-et-Vilaine, 2014, 425 p., ill. n. b. et coul.

Né de la volonté conjointe des Archives départementales d'Ille-et-Vilaine et de la Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine et publié en mai 2014, ce beau livre de 427 pages a été dirigé par Éric Joret, conservateur en chef du patrimoine aux archives départementales d'Ille-et-Vilaine, et par Yann Lagadec, maître de conférences en histoire moderne à l'université de Rennes 2. Ils ont coordonné le travail de cinquante-cinq contributeurs parmi lesquels on compte de nombreux spécialistes de la Grande Guerre, universitaires, enseignants, archivistes, comme David Bensoussan, Michaël Bourlet, Martine Cocaud, Ronan Richard et Claudia Sachet. Paru à l'occasion des commémorations du Centenaire, ce livre n'est pas un ouvrage de circonstance. L'iconographie, riche et souvent inédite, vient toujours appuyer la démonstration. Documents administratifs, portraits de soldats, photos du front mais aussi de l'arrière, fiches de blessés, images de mutilés en pleine rééducation, articles de presse, cartes postales, lettres des fonds d'archives

12. Le Comité Sérusier réalise le catalogue raisonné de l'œuvre de Sérusier consultable sur le site www.comite-serusier.com

privées, pour beaucoup inédites, constituent autant de sources complémentaires qui permettent de visualiser les lieux, les visages, le « décor » de ces années de guerre. Les auteurs ont su s'appuyer sur les acquis historiographiques les plus récents qui amènent désormais à une approche multiple avec le concept de totalisation. À côté de l'analyse de l'entrée et de la sortie de guerre, il s'agit d'étudier comment la société a pu tenir alors qu'elle était mobilisée tout entière. Ce regard sur le conflit est décliné ici en trois grandes parties : « Le monde des combattants », « L'Ille-et-Vilaine un département de l'Arrière » et « Des sorties de guerre à la Mémoire ».

D'une guerre imaginée, les hommes passent en août 1914 à une guerre réelle et nouvelle par plusieurs aspects. Plusieurs parcours de soldats rythment cette partie et sont révélateurs de la confrontation avec cette guerre industrielle qui déshumanise et qui invente de nouvelles manières de tuer en masse. Le destin du colonel Daniel Poncet des Noailles illustre ce basculement dans un monde militaire nouveau. Parti combattre avec un sens des valeurs qui conduit à faire face à un ennemi que l'on charge à la baïonnette, il meurt victime d'un sens de l'honneur inadapté aux temps nouveaux. Les témoignages de soldats de deux régiments rennais permettent d'approcher la réalité de la vie des Poilus à Verdun en 1916. Leurs lettres nous plongent au cœur de cette bataille où les pertes sont terribles, où l'on embrasse les amis pour leur père et mère, avec « l'odeur de la mort » qui imprègne les vêtements de ceux qui ont vu ces « nouvelles portes de l'enfer ». Dans cette guerre au ras-du-sol, les combattants sont confrontés aux armes nouvelles : le 76^e RI, le régiment territorial de Vitré, subit en avril 1915 la première attaque au gaz. De son côté, le 70^e RI de Vitré vit l'évolution tactique des armées françaises avec l'utilisation des nouveautés : chars, aviation, ypérite, mitrailleuses. La dureté des combats existe aussi sur et sous la mer. Les marins de commerce de Saint-Malo, Cancale et Saint-Servan, sont mobilisés dans la Royale. La menace sous-marine obsède : les *U-Boote* arraisonnent, pillent les navires, puis les détruisent au canon ou par dynamitage. Ils préfèrent ainsi garder leurs précieuses torpilles pour les transports de troupes, les gros cargos et les navires-hôpitaux qu'ils coulent sans sommation. On suit ces combattants à travers les groupes sociaux dont ils sont issus comme ces instituteurs publics et ces religieux du diocèse de Rennes. Les premiers passent de la classe au champ de bataille où environ un quart d'entre eux est tué. L'instituteur Armand Fontaine raconte le déchaînement du feu ennemi, jusqu'à être parfois sans illusions : « Nous recevons l'ordre de nous porter en avant. Nous courons donc à la boucherie. C'est la mort inévitable ». Du côté des religieux, la mobilisation est aussi bien réelle : en août 1914, un clerc sur deux du diocèse de Rennes est sous l'uniforme. Ces départs posent des problèmes dans les paroisses où ils sont remplacés par de vieux curés ou des prêtres réfugiés. Affectés souvent comme aumôniers, infirmiers ou brancardiers dans les hôpitaux, ils sont parfois envoyés au sein d'unités combattantes, la « soutane sous la mitraille ». Ils disent des messes « dans les tranchées à 200 mètres des Boches » comme le raconte l'abbé Martin.

La deuxième partie questionne la présence de la guerre dans ce département loin du front terrestre. L'Ille-et-Vilaine est un vaste camp militaire où passent les soldats alliés et où sont soignés les blessés. La surveillance des populations est assurée par la gendarmerie qui poursuit les insoumis et les déserteurs. Le climat d'espionnage l'amène à effectuer des missions de contre-espionnage et à surveiller les étrangers et les soldats, surtout en 1917 avec l'agitation pacifiste dans les gares. La guerre est aussi présente à travers le rôle sanitaire joué par ce département. Une centaine de structures médicales y sont implantées, dans plus de cinquante endroits, de la ville à la petite commune. Bénévoles, volontaires, médecins militaires et mobilisés se côtoient dans les hôpitaux temporaires où l'on soigne des Français, des Belges, des Anglais, mais aussi des prisonniers allemands. Les soins apportés aux soldats s'améliorent au fil de la guerre. À côté des blessures par balles et par éclats d'obus, il y a les amputations, la rééducation, la création d'un centre de prothèse maxillo-faciale essentiel aux « gueules cassées », mais aussi le traitement des pathologies psychiatriques comme au centre neurologique de Rennes. L'Ille-et-Vilaine est aussi un grand camp de prisonniers : ils sont utilisés comme main-d'œuvre de remplacement pour les travaux agricoles, les terrassements, sur les chantiers routiers ou ferroviaires. Cette intégration à l'économie locale fait changer le regard sur le « Boche barbare » qui, de détesté, devient « un travailleur providentiel ». Le monde rural est largement perturbé et les archives judiciaires permettent d'observer les tensions dans les campagnes autour du ravitaillement et des réquisitions. Bien entendu, le choc de la guerre amène les femmes sur le « champ de travail » où elles remplacent les hommes partis sur le « champ de bataille ». Elles cherchent à conserver l'unité du couple grâce à la correspondance qui évoque les enfants, la vie de la ferme ou de la boutique, en attendant la permission. Nombreuses sont celles qui cherchent à être embauchées à l'arsenal : en 1918, sur 18 000 employés on y compte 5 100 munitionnettes. Avec cette histoire des femmes, on aborde les problèmes de la vie quotidienne, du travail, mais aussi les rapports au sein du couple jusqu'à l'intimité. Les cadres traditionnels restent en place comme le montre l'étude des paroisses durant le conflit et l'existence d'une « foi de guerre » sur laquelle « se greffe la ferveur patriotique ». En même temps, de nouveaux horizons s'ouvrent aux femmes. Ainsi, même si les chiffres restent modestes, elles sont plus nombreuses à passer le certificat de capacité automobile puis à posséder des véhicules.

La troisième partie aborde la question de l'empreinte du conflit dans la mémoire, les corps, et les villes et villages. Avec la victoire, il y a le retour des vivants étudié à travers les grandes cérémonies à la gloire des héros organisées l'été 1919 pour fêter les vainqueurs qui rentrent au pays. Mais avec ses 24 000 tués, cette victoire est surtout endeuillée. Pour les prisonniers, le retour se fait en catimini, parfois dans une ambiance de « froideur générale ». La fin de la guerre annonce aussi l'amorce d'une vie nouvelle et compliquée, en particulier pour les blessés ainsi que l'illustrent plusieurs destins. Le paysage politique est marqué par la présence

des associations comme l'Union nationale des combattants (UNC), prédominante en Ille-et-Vilaine. Bénéficiant de l'appui des notables conservateurs et du clergé, son activité s'organise autour de l'aide aux anciens soldats (conseils juridiques et médicaux). L'UNC coexiste avec d'autres associations comme la Fédération ouvrière et paysanne (FOP), proche de la gauche. La vie politique des années 1930 doit compter avec les anciens combattants et ceux de l'UNC dont les positions sont marquées par l'anticommunisme, l'hostilité au Front populaire, l'antiparlementarisme et l'appel lancé en 1936 à une restauration du culte de la patrie par une « révolution nationale ». Les nombreux monuments aux morts érigés sont des marqueurs de la mémoire de la Grande Guerre. Par leurs symboles, leur emplacement, leur dédicace, ils énoncent le sens du sacrifice des enfants de la commune. Cette mémoire s'ancre aussi dans des monuments particuliers (lycée de Rennes et Saint-Vincent), familiaux et corporatifs (livre d'or des instituteurs publics, monument aux séminaristes, plaque des tués membres du Stade rennais), ainsi que dans les vitraux et les nouveaux noms de rues où résonne la Grande Guerre. Et puis, il y a ceux « qui ne sont pas morts à l'ennemi ». L'Ille-et-Vilaine compte ainsi treize soldats fusillés parmi lesquels Élie Lescop et Lucien Lechat qui furent réhabilités dans les années 1930. Ces destins tragiques illustrent une méthode de commandement par la terreur et témoignent de l'énergie déployée après-guerre, par les familles meurtries, pour laver l'honneur de ces militaires.

L'organisation de l'ouvrage, avec des articles thématiques, dans lesquels sont insérés des encadrés, permet au lecteur de suivre plusieurs destins individuels, mais aussi collectifs, toujours éclairants. Les variations d'échelles, ramenant la Première Guerre mondiale des tranchées au domicile, au champ, à l'usine, dans la paroisse, ou au cœur de certaines professions comme celle des pompiers de Rennes, témoignent du processus de totalisation : le conflit englobe l'État et la société, affecte les combattants et les groupes sociaux de l'arrière (femmes, enfants, religieux, instituteurs, soignants). Au-delà de l'Ille-et-Vilaine, cet important travail historique renouvelle en profondeur la connaissance de la Grande Guerre en Bretagne.

Patrick GOURLAY
professeur d'histoire-géographie